

CHAPITRE PREMIER

Je suis entrée au collège Thérèse d'Avila à treize ans.

C'était une école technique privée, dirigée par des sœurs, et qui, en trois années, formait à divers C.A.P. : comptabilité, cuisine, sténodactylo, couture...

Mes résultats, en sixième puis en cinquième, avaient pourtant été très corrects. Mais mes parents estimaient qu'une jeune fille n'avait pas besoin de faire de longues études et qu'il valait mieux qu'elle suive une formation pour vite avoir un métier. Les choses aujourd'hui sont bien différentes mais, à l'époque, les parents pensaient souvent ainsi. Ils prétendaient qu'une jeune fille devait surtout savoir tenir son ménage, s'occuper de la cuisine et du linge et élever ses enfants. Ou alors, lorsqu'elle se mettait en tête de travailler, ce devait être comme secrétaire ou comme infirmière. Des métiers faits pour elle.

Les longues études convenaient aux garçons. Une femme ingénieur ou pilote de ligne ou dans les affaires, ça semblait bizarre et un peu anormal. Voilà ce que les parents de cette époque envisageaient pour leurs filles, et je dois bien reconnaître que je n'y trouvais rien à redire.

Thérèse d'Avila était alors une école de filles, exclusivement. Maintenant, c'est mixte, et les formations qui y sont dispensées sont plus variées. Mais je vous parle d'il y a trente ans !

Dans ce collège, il y avait quelques externes mais c'était surtout des pensionnaires. Moi, en tout cas, qui habitais à plus de trente kilomètres, j'étais pensionnaire. On portait toutes des jupes ou des robes. Maintenant, quand je passe devant les portes de Thérèse d'Avila et que je vois les garçons et les filles en jeans qui fument et qui s'embrassent, j'ai de la peine à me remémorer ce temps pourtant pas si lointain où l'on entrait en rang et en silence sous le regard sévère des sœurs. J'ai l'impression que c'est une autre époque, presque un autre siècle. De l'eau a coulé sous les ponts, comme disent les gens.

J'avais donc treize ans. Quand je regarde des photos de cette époque, je suis bien forcée de reconnaître que je n'étais pas ce que l'on peut appeler une jolie fille. J'étais mignonne, tout au plus. J'étais petite, et légèrement boulotte. J'avais des cheveux châtons, assez courts, et plutôt raides. Mon visage était quelconque, pas laid mais sans finesse. Mais j'avais du caractère. C'est ce que tout le monde, mes parents, mes tantes et mes oncles, et aussi Philippe mon frère aîné, disaient de moi.

Les premiers jours de collège se sont plutôt bien passés. La rentrée des classes est une période d'activité fébrile, où l'on n'a guère le temps de s'ennuyer. Une nouvelle école, de nouveaux professeurs, des livres fleurant bon le papier frais, une multitude de nouveaux visages, tout cela crée une atmosphère d'effervescence tout à fait excitante. Je pense en outre

que je devais être assez contente de ne plus être à la maison. Les longues soirées ennuyeuses entre papa et maman (papou et manman), les disputes incessantes avec Philippe qui voulait toujours commander, tout cela était bien fini. J'étais ravie de me retrouver avec plein de filles sympas et bonnes copines. Bizarrement, je me sentais, à Thérèse d'Avila, non seulement bien plus heureuse, mais encore et surtout bien plus libre qu'à la maison.

Je me suis très vite fait de grandes amies. Les longues récréations nous permettaient de bavarder sans fin, de rire, de nous promener, de faire des projets... bref, de nous connaître et de sympathiser.

Je fus tout de suite attirée par deux ou trois filles de ma classe. Et, en particulier, par une redoublante qui s'appelait Aurélie. Je trouvais ce prénom magnifique. Il faut dire que le mien est Sabine et que je ne l'ai jamais beaucoup aimé. Il m'a toujours paru un peu ridicule et vaguement obscène. On a beau être une petite fille, on connaît quand même des expressions un peu crues et, à l'école, les autres élèves ne se privent pas de faire des jeux de mots et se moquer les unes des autres. Si je devais dénombrer les fois où, au lieu de Sabine, on s'est amusé à m'appeler « sa pine » ! Les enfants, c'est bien connu, sont parfois cruels entre eux. Et les filles, tout particulièrement.

Aurélie était plus âgée que moi. Elle avait quatorze ans bien passés alors que je venais juste de fêter mon treizième anniversaire. Elle était surtout beaucoup plus belle et, me semblait-il, bien plus expérimentée que moi en toutes choses. C'était une grande fille aux cheveux blonds et longs, aux membres fins et musclés, au visage ovale et aux traits réguliers. Les filles qui ont

la chance d'être faites ainsi ne manquent pas d'une certaine prestance et de beaucoup de confiance en elles et rendent forcément les autres plus ou moins jalouses. Ces sortes de filles, sveltes et racées, on les regarde avec envie ou avec admiration, on les déteste ou on veut être leur amie. Aurélie, c'était quelqu'un que j'admirais passionnément et je voulais à toute force qu'elle s'intéresse à moi.

Je la voyais souvent, en récréation, qui déambulait et parlait avec des Grandes. On appelait les « Grandes » les filles de deuxième et surtout de troisième année. Elles avaient quinze, seize, parfois dix-sept ans, et l'on peut dire que certaines étaient bel et bien des femmes. Du moins le paraissaient-elles pour moi. Il faut reconnaître qu'à treize ans je n'avais pratiquement pas de seins et pas de jolies formes. Certaines, de ma classe, avaient déjà des silhouettes de femmes, poitrines, hanches, et tout et tout, et j'en étais un peu mortifiée, avec mes jambes courtes et sans galbe et ma poitrine quasiment plate. Mais bien sûr, ces choses-là ne durent pas et l'on sait très bien que tout va se mettre en place un jour ou l'autre. N'empêche qu'il nous tarde, à treize ans, d'avoir de quoi se faire retourner les garçons sur notre passage et les entendre nous faire des propositions.

Aurélie, comme je l'ai dit, était dix fois plus belle et plus femme que moi. Les Grandes aussi, bien entendu. C'est peut-être pour cela qu'Aurélie s'entendait si bien avec elles. Je trouvais cela normal et juste. Mais je brûlais du désir d'attirer son attention.

La titulaire de notre classe s'appelait sœur Blandine. Elle nous faisait français et histoire-géo. Blandine, bien entendu, n'était pas son vrai nom : les sœurs prenaient toujours des noms de saints ou

des noms de fêtes. On appelait ça des noms de religion. Il y avait ainsi, parmi nos professeurs, une sœur Bernadette, une sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, une sœur Luc-Gabriel, et même une sœur Marie des Sept Douleurs et une sœur Marie de la Présentation. Je les revois encore, toutes ces braves et innocentes vieilles filles, s'appelant de leurs noms interminables avec leurs petites voix toutes douces. Avec le recul, comme tout cela m'apparaît charmant et désuet !

De toutes, sœur Blandine était bien la plus naïve, la plus candide. Elle avait de grands yeux gris toujours étonnés, qui se posaient sur chacune d'entre nous comme si nous étions de petits anges. Je suis persuadée qu'elle ne devait rien savoir de la vie et des hommes !

En classe, nous ne nous privions pas de faire à ses questions des réponses à double sens. Toutes les filles riaient alors bruyamment et sœur Blandine, qui ne comprenait évidemment rien, riait elle aussi mais surtout pour se joindre à nous. Tout de suite après, elle disait : « Allons, mes enfants, un peu de calme, maintenant ! » et tout rentrait dans l'ordre. Mais nous étions émerveillées d'une telle innocence chez cette personne qui était quand même, après tout, une adulte.

*

* *

Dès le premier jour, j'eus la chance d'avoir Aurélie pour voisine dans la salle de dactylo. C'était vraiment une aubaine car nous devions à chaque cours garder

les places que nous avions prises en début d'année. Je la regardais taper à la machine avec ravissement. De profil, elle était magnifique, avec sa poitrine bien pointue et ses mollets si délicatement galbés. J'en étais troublée à un point que je ne peux exprimer. Elle me fascinait et m'attirait irrésistiblement.

Un jour, sentant mon regard, elle se retourna vers moi et se mit à me dévisager. Je ne pus m'empêcher de rougir. Mais elle n'en parut pas fâchée, ni même contrariée. Elle se contenta de me scruter avec attention, très sérieusement. Bien sûr, elle n'avait jamais auparavant prêté attention à moi : j'étais bien trop insignifiante. Aussi, d'avoir réussi à capter son regard, j'en étais déjà toute bouleversée. Et c'est ce jour-là qu'elle m'adressa la parole pour la première fois.

Elle vint vers moi à la récréation. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'étais très émue, et même un peu anxieuse. Mais elle me prit le bras et m'entraîna gentiment.

Elle me demanda comment je m'appelais, quel âge j'avais, ce que faisaient mes parents, et plein d'autres questions dans le genre de celles que l'on pose lorsqu'on fait connaissance. Je lui répondais timidement et elle avait l'air très satisfaite que je lui parle ainsi. Elle se montra tout de suite protectrice et amicale. Puis elle me posa d'autres questions qui me troublèrent et me firent un peu bafouiller, ce qui la fit rire et me traiter de petite fille. D'abord, elle voulut savoir si j'aimais me caresser et si j'avais dans le collège une petite amie. Je ne savais que lui répondre. Je m'étais bien déjà un peu caressée mais j'avais toujours considéré cela comme une chose assez honteuse. Jamais je n'aurais osé en parler. Mais Aurélie, visiblement, trouvait la chose toute naturelle. Elle me dit que toutes les filles faisaient cela et que c'était un

plaisir absolument divin. Puis elle me confia que c'était une chose encore plus sublime lorsqu'on se faisait caresser et gougnotter par une autre fille. C'était la première fois que j'entendais ce mot bizarre. Je dus avoir l'air stupide car elle se mit à rire de nouveau et à me traiter de « gentille gourde ». Puis elle me tapota un peu la joue et s'éloigna pour rejoindre un groupe d'autres filles.

De mon coin, je la vis s'approcher de deux grandes filles de troisième année et leur parler. Elle souriait toujours. Puis je les vis, à ma grande confusion, se tourner toutes trois vers moi et me regarder. Elles parlaient entre elles sans cesser de me fixer avec insistance et j'étais morte de honte à la pensée de ce qu'Aurélie pouvait leur raconter à mon propos. Je me hâtai de m'éloigner mais soudain, épouvantée, je m'arrêtai : les trois filles venaient vers moi !

Les deux Grandes me dépassaient d'une bonne tête. J'avais un peu peur, je crois que je tremblais. Elles m'entourèrent et se mirent à parler de moi, mais sans m'adresser directement la parole, sans me poser la moindre question. Je me sentais comme un objet ou un animal qu'on détaille.

L'une des Grandes, qui s'appelait Florence, dit aux deux autres :

— Ça ferait une bonne esclave, en tout cas.

— Peut-être même une bourrelle, dit l'autre Grande qui se nommait Sandrine. Elle a un petit regard vicieux qui est assez intéressant.

Je pensais alors qu'elles se moquaient de moi. J'étais troublée, aussi, par les mots qu'elles employaient. Je n'avais aucune idée de ce que voulait dire « bourrelle ». De son côté, Aurélie ne disait rien. Elle avait l'attitude de quelqu'un qui a fait les présentations et qui attend l'opinion de l'acheteur, tout en se taisant

respectueusement. Je n'avais encore aucune idée, à ce moment-là, de la stricte hiérarchie qui prévalait au « Club ». Finalement, Florence demanda à Aurélie :

— Elle est dans ton dortoir ?

Aurélie répondit que oui. J'avais failli répondre, bien que la question ne me fût pas adressée, mais il me sembla que c'eût été une grosse erreur. Et, de fait, Sandrine dit peu après :

— On en fera quelque chose. Elle sait se taire, elle sera certainement très obéissante.

Puis, à Aurélie : « Tu nous l'amèneras cette nuit, ma chérie. On la recevra au Club dans les règles. »

Cependant, la récréation touchait à sa fin. La « première cloche » venait de sonner. Ça voulait dire qu'il ne restait que cinq minutes de récréation et qu'il fallait se rapprocher des classes et commencer à se mettre en rangs. C'est alors que Sandrine se tourna vers moi et daigna enfin m'adresser la parole :

— On te fait un grand honneur, petite. Tu seras présentée ce soir au Club pour les premières épreuves. J'espère que tu nous donneras satisfaction. Tu n'as aucune crainte à avoir. On ne punit que celles qui désobéissent ou qui nous font du tort. Ou celles qui trahissent, bien sûr. C'est pourquoi on te recommande le secret le plus absolu. La trahison est punie des pires sévices. Tandis que l'obéissance et le dévouement donnent droit à beaucoup d'égards. Et maintenant, va-t-en, et obéis en toutes choses à Aurélie.

Un peu plus tard, la cloche faisait entendre son second tintement. Je me coulai dans les rangs de mes camarades. À son habitude, Aurélie se mit en queue de la file.